

**Albert BOURGIER**

**L'Anneau cassé**

au bout  
des mots

**Du même auteur:**

Cette maison de pierres ..... édition 2003  
Avant et toujours ..... édition 2006  
Pourtant c'était vrai ..... édition 2008  
Secrets enfouis ..... édition 2012  
L'anneau cassé ..... édition 2022

Ce que vous allez découvrir au fil de la lecture, c'est le récit exact de Firmin Jeanquet il y a encore des anecdotes qui pourraient être mises.

Pépé Jeanquet m'a bien raconté tout ce qui est écrit : c'est sa vie, ses souvenirs, ce n'est pas autre chose, en lisant vous comprendrez vite que des milliers d'hommes pourraient avoir le même récit.

Je me pose la question prédominante. Combien sommes-nous à retranscrire leur histoire, car elle en vaut la peine, puis c'est un passage que nul ne doit différer, c'est aussi leur rendre hommage, mais ils méritent bien plus.

Le commun des mortels peut peut-être résumer un tel parcours sur des centaines de feuilles de cahier ? Un livre ce n'est pas ça. Il faut décrire, raconter, prendre plaisir à mettre en valeur. Ici je vous présente des moments heureux, de l'amour, de l'amitié, et bien plus encore. Quelques fois de l'in vraisemblable. La vie, à leur époque était bien celle-ci. Le lecteur aura tôt fait de s'apercevoir de l'étendu de tout ce qui est dit.

— Il m'a transmis :

Sans savoir qu'un jour, bien plus tard, j'écrirai, et vous ferai part de ce livre pour partager beaucoup d'émotions.

# L'Anneau cassé

Après les mugissements de l'hiver, où les branches dénudées faisaient un bruit lugubre, cette bise qui jour et nuit les fouettait les unes contre les autres sans leur laisser le moindre répit. Les grands arbres aux corps nus sous les assauts incessants du vent cognaient les uns contre les autres d'où sortaient de longs gémissements. Ce vent qui n'en finissait pas, donnait à chacun une raison de scruter avec anxiété l'horizon trop bas. Les petites rues du village ne ressemblaient plus qu'à d'anciennes ornières creusées par une main malhabile.

Les nuages étirés en longues chimères donnaient à ces nuits une mystérieuse et inquiétante atmosphère. Un hiver presque comme les autres, simplement quelques jours de « burle » On savait bien que la messe de minuit était derrière, que ce mois de février qui s'était hérissé comme un lion était plus court « que voulez-vous il faut bien que ça se passe. »

Puis mars avait apporté un doux vent du sud, presque comme une brise d'été. L'énorme rocher était à présent aurolé de tendres violettes, cette nature qui sortait d'un long sommeil, déjà une herbe tendre, si fine, que le vent l'ébouriffait, semblait prendre un malin plaisir à ses caresses, une revanche de l'hiver.

Jeannette était la plus jeune fille des Coutouvre, elle travaillait à la ferme, disons plutôt cette modeste maison qu'on décou-

vrait du haut de la colline. Par beau temps, qu'elle était belle cette vallée avec ses herbages chargés d'odeurs fauves. Malgré l'extrême pauvreté de ces gens, Firmin Jeanquet presque un voisin du village d'à côté se plaisait à regarder cette mesure, le paysage environnant l'enivrait.

Jeannette était allée à l'école des sœurs tous les hivers. À la différence des autres qui n'avaient pas eu cette chance d'avoir du temps libre pour s'instruire, entre donner aux cochons et s'occuper du dernier-né, elles étaient restées illettrées. Jeannette, élève appliquée, ces quelques mois d'hiver lui avaient suffi pour savoir lire et écrire.

Dans le futur cette maison lui reviendra. C'est la toute dernière, ses frères sont partis depuis longtemps, bien sûr le père aurait préféré un de ses garçons.

Depuis bien des années, ils avaient dû être loués dans les fermes environnantes ou partis comme tailleurs de pierres à Paris. Le père sans nouvelle, savait bien qu'il ne les verrait plus, qu'il ne les reconnaîtrait même pas. Jeannette serait donc son héritière « Perdre le nom des Coutouvre ne lui plaisait pas beaucoup, les choses étaient ainsi. »

À la saison des travaux, le père partait avec sa fille, elle l'aiderait. Le reste du temps était consacré au carreau, jusque tard le soir. Une bouteille vide placée devant la lampe à pétrole faisait miroir ce qui lui permettait de faire quelques longueurs supplémentaires de dentelle.

À quelques maisons plus éloignées, disons un peu à l'écart, blotties derrière une petite bute où, à l'abri de sapinières, le père Antonin menait ses deux vaches à l'abreuvoir. Un trou d'eau arrangé de grosses pierres plates ajustées depuis des millénaires. Elles s'étaient incrustées dans la terre et nul n'aurait imaginé les

déplacer. Les toucher aurait peut-être détourné la source alors on s'accommodait d'une si petite réserve.

Un jour ma grand-mère me dit, plus tard «je te dirai un grand secret», c'était peu avant Noël.

Étendu sur ma paillasse tout près de la grande cheminée, dans le coin le plus obscur de la pièce. Mon lit était simplement une caisse en bois trop petite pour mon âge, blotti sous une enveloppe que ma mère avait remplie de laine de mouton, cette caisse me protégeait du froid. Ce jour d'hiver j'avais le sommeil peu profond, je me rappelle cette nuit froide.

Au petit matin, cette vieille femme aux longs habits noirs traînant à terre avait soufflé longtemps sur les cendres de la veille pour y trouver quelques braises rouges et faire s'enflammer un peu de brindilles. Une poignée d'aiguilles de pin apportées la veille dans un coin de son tablier.

Cette grande cheminée, comme toutes les autres, la fumée âcre qui faisait pleurer les yeux, chaque jour avait pris pour habitude de s'accaparer cette grande pièce, avait déposé sont empreinte sur tout ce qui s'y trouvait, même sur nos visages. Quand la flamme devenait plus claire ma grand-mère répétait inlassablement cette même phrase « Enfin le feu a pris. »

Le soir assis tous autour, mère et grand-mère étaient les seuls à ne pas se laisser bercer par sa douce chaleur. Cette cheminée nous donnait sa lumière. Les deux femmes tricotaient, machinalement les aiguilles glissaient entre leurs doigts.

Durant ces longues soirées d'hiver, ma mère mettait à cuire sur les braises quelques pommes de terre. Munie d'un morceau de bois, elle les retournait machinalement jusqu'à ce qu'elles

aient noirci. La distribution aussi lui en revenait de droit nous apprécions ce moment sublime.

Dans cette minuscule « cabane-maison » les bruits venant du dehors y étaient amplifiés, même le grognement du cochon parvenait jusqu'à moi.

Grand-père n'était pas encore levé. N'osant certainement pas affronter le froid qui avait durant la nuit envahi la maison. De toute façon nous avions la vie dure.

Mon père était déjà dans son lieu privé comme il en parlait avec grand-père. Penché sur la lime il façonnait les sous-gardes<sup>1</sup>. Personne n'avait le droit d'y entrer, hors mis grand-père. À la faible lueur d'une bougie, il se devait comme il le disait, « de tenir sa journée ». Ces jours d'hiver devenus trop courts, je crois que seul, sa respiration tiédissait l'air de son cabanon de deux mètres carrés. C'était pourtant là qu'il passait sa vie.

Mon père n'était pas très bavard, mère ne lui posait que très peu de questions, elle écoutait plutôt mon grand-père l'interroger. Lui avait les mots justes, et son fils devait répondre à ses demandes.

Mon père me paraissait continuellement triste, son regard était teinté de quelque chose, c'était peut-être ça qui le rendait différent des autres hommes du village. Pourquoi semblait-il être indifférent avec nous, ses propres garçons ?

À ma grand-mère je lui avais bien posé cette question qui me revenait toujours :

« Père ne nous aime pas ? » Grand-mère, elle, me répondait d'une façon qui me paraissait différente. Ce qui m'intriguait le plus, c'est qu'à chaque fois que je voulais savoir sur mon père,

---

1 la partie d'un fusils

elle finissait par un long soupir. Depuis longtemps j'avais remarqué cette chose. Elle ne soupirait pas en fin de phrase quand nous parlions des choses de la nature !

J'avais à présent plus de douze années. J'étais heureux de pouvoir me rendre utile, et ce jour-là, j'étais seul avec grand-mère à ramasser du bois pour les moments de grands froids, je me décidais enfin à lui demander :

« Dis grand-mère, il me semble que père ne m'aime pas, il ne me répond pas quand je lui demande, maintenant que je suis grand je ne lui parle plus, tu es la seule à qui je peux me confier. Tu m'apprends beaucoup de choses, tu es comme mon instituteur ! Tu sais maintenant je ne suis plus un enfant, j'ai remarqué, comme tu viens de le faire à l'instant tu soupirez toujours quand je te parle de mon père, tu ne parles pas de la même façon quand tu m'apprends à ramasser le bois, pourquoi tu souffles toujours ?

— C'est simplement une façon de te répondre, mais aujourd'hui je vais te dire ce grand secret. Alors tu comprendras, mais un secret ça reste entre nous.

— Oui Grand-Ma je te le jure.

— Ce matin-là : Grand-Ma me dit, oui il est temps que tu le saches !

Depuis longtemps je voulais te dire, lorsque tu me parlais de la tristesse de ton père, j'ouvrais la bouche pour te répondre et puis le dernier son ne sortait pas, j'estimais que tu étais trop jeune, que le temps n'était pas encore venu. Aujourd'hui puisque nous sommes seuls je vais t'expliquer. Ton père t'aime et tu représentes pour lui une chose qu'il n'a plus, qu'il a perdue, tu es pourtant son dernier maillon et son plus grand souvenir.

Le temps passe parfois trop vite, d'autres fois il est trop court. Si je gardais ce secret plus longtemps, pour moi aussi il viendrait trop tard. Nous sommes dans une maison un peu isolée, plus beaucoup de personne se souviennent, ça s'est passé si vite.

Dans cette maison, la nôtre, il y avait une fille, une si jolie fille et puis elle était toute frêle, mignonne, adorable, elle était si gentille pour son âge, éveillée et pleine d'intelligence, nous l'adorions. Tous nous étions heureux, le soir venu elle montait sur nos genoux.

Un automne, la pauvre petite tomba malade, elle avait de la fièvre. Le médecin vint plusieurs fois, nous lui avons fait prendre les meilleurs remèdes, enfin sa santé s'améliora lentement, mais elle n'était plus la même.

Les fortes fièvres l'avaient changée et diminuée. Ton père et ta mère étaient aux petits soins pour elle, elle était leur seule raison de vivre, ils l'aimaient tellement.

Au printemps un mauvais vent a soufflé plusieurs jours, un soir une vilaine quinte de toux, nous étions très inquiets. Le lendemain matin la fièvre était revenue, elle était très malade. Ton père couru aussitôt chercher le médecin qui lui fit une saignée pour baisser la fièvre, mais rien n'y fit, elle était de plus en plus malade. Monsieur le curé qui a guéri beaucoup de pauvres dans nos campagnes venait tous les jours se pencher sur son lit. Presque une semaine de souffrances, et puis un soir elle nous a quittés.

— Grand-mère c'est terrible, pourquoi me racontes-tu cette histoire ?

— Mon enfant tu n'as pas compris, je t'avais dit de rester tranquille et m'écouter.

— Maintenant je sais, elle est partie ! Ils ne l'ont plus retrouvé ce n'est pas le grand secret que tu m'avais promis ?

— Tu ne vois pas, aujourd'hui encore nous sommes très malheureux, depuis ce jour ton père a tout refermé, il vit emmuré, plus rien ne compte pour lui-même, ces autres enfants ne sont plus que des ombres !

— As-tu deviné ?

— Alors père ne nous aime pas, c'est ça ton grand secret ?

— Aussi mon petit, cette fille était leur première, avec ta mère ils l'avaient tant désiré, ils avaient perdu l'espoir d'avoir des enfants, elle avait six ans quand elle mourut. Tu n'as donc pas deviné ? Cette fille était ta sœur !

C'est quelques années après, que tu es arrivé. Ton père aurait voulu une autre fille. Avant ton père était bien différent, il était joyeux, souvent il chantait, c'était un bon vivant. «

Ce jour-là, je ne rentrai pas avec grand-mère dans notre vieille maison, j'étais troublé. Je me mis à arpenter les environs, là où avant moi ma sœur était passée.

Maintenant je connaissais ce grand secret ! Puisqu'un secret ça se garde, je l'ai promis à grand-mère, je ne le révélerai pas à mon frère, un peu moins âgé que moi.

Avec mon frère, père était moins indifférent, quelques fois une parole faisait se soulever le bord de ses lèvres, un semblant de sourire même. Cette douleur que mon Pa avait fait naître avec moi était pire que des coups de fouet. Tant bien que mal je m'efforçais de contribuer aux travaux en aidant de mon mieux

ma mère. Si parfois grand-père allait dans nos lopins de terre, je le suivais, nous parlions, il m'apprenait beaucoup. Lui aussi portait la terrible blessure que père reportait sur moi. Je l'avais remplacé illégitimement.

Père restait presque emmuré dans ce cabanon, ce n'était que le bruit grinçant de la lime sur la ferraille qui traversait le mur. Aux grands jours le son rythmé de ce frottement continu, presque plaintif, s'échappait par cette petite fenêtre restée entrouverte. Nous entendions les mouches voler au moment des repas. Aucune question sur les lèvres, père n'avait rien à dire, sous son chapeau, toujours le même, son visage s'était figé.

Ma mère, une sainte femme n'aurait jamais pour rien au monde manqué l'office du dimanche. Nous prendrons ainsi un peu plus tard le même chemin, la semaine pour l'école et le dimanche pour l'église. Père recroquevillé dans un songe éternel ne nous accompagnait pas à tous les offices. Il paraissait un être devenu craintif envers les anges. Grand-mère quant à elle, prenait son chapelet d'ivoire, en remplacement de la messe du dimanche, faisait quelques allées et venues en passant par le jardin.

Monsieur le curé, cheveux aussi blancs que la vierge sur son piédestal l'avait appelé au presbytère. Notre mère connaissait simplement quelques lettres. Pour mes parents comme pour mes voisins, savoir lire était quelque chose qui ne s'explique pas. C'était réservé à une autre catégorie de personnes, mais pour les travailleurs des campagnes ce serait du superflu, quelque chose qui ne sert à rien, surtout pas utile.

Le représentant de Dieu sur terre lui suggéra, de mettre ses enfants à l'école. Devant le saint homme aucune de ses ouailles n'aurait osé discuter ses paroles, pire encore qui se serait permis

de demander sur des choses inconnues ? Ma mère ne put donc le lui demander. Puis lui demander quoi ? Ma mère n'était pas du genre à questionner Monsieur le Curé, c'était une idée qui ne lui venait même pas à l'esprit. Notre bon père curé était bien le seul homme à posséder cette confiance inégalée.

Avec mon frère nous avons donc appris à connaître le chemin qui nous conduisait chaque matin à l'école. Quatre fois par jour, nous faisons le même trajet. Parfois grand-père assis sur une pierre surplombant le chemin nous regardait arriver. C'est à grands coups de pied que nous poursuivions un morceau de branche morte au risque de casser nos sabots, ce qui nous aurait bien valu, je crois, de faire les trajets pieds nus, il valait mieux ne pas envisager la sanction. Grand-père nous inspirait une grande confiance il était ainsi le réceptionniste de toutes nos journées d'école.

Avec mon frère nous savions bien qu'il existait un autre monde, pire ou meilleur. Le monde des adultes.

Grand-père me disait :

« Tu verras quand avec ton frère vous serez grands, vous devrez prendre de grandes décisions, votre génération ne sera pas faite comme la notre, vous serez instruits, le monde s'éclairera devant vous. »

Grand-père lisait lentement, mais il faut dire qu'il n'avait pas grande chose à lire. De temps en temps il feuilletait bien un vieux livre, très rarement un journal, sauf s'il avait entendu parler d'un grand événement. Pourtant comme il me paraissait instruit, il ne devait peut-être pas comprendre tous les grands mots ? Il nous racontait, et souvent après de longues interrogations nous étions obligés de nous asseoir sur une pierre au

bord du chemin. Pour éclaircir ces grandes questions avec des réponses sans fin. Grand-Pa nous mettait en confiance !

Je me doutais bien que par-delà les collines et les clochers il existait un monde merveilleux, il suffirait de le saisir au bon moment, de ne pas rater son passage, je le connaîtrai un jour !

J'étais désireux d'apprendre, monsieur le curé avait peut-être bien fait de parler à nos parents, d'école et de savoir.

Mon frère était ma fidèle silhouette, comme tous les garçons de son âge il avait peur de rencontrer le maître d'école. Les plus jeunes s'accrochaient aux vieux vêtements de leurs aînés en se cachant derrière.

Quelques fois au gré des conversations, lorsque les voisins prenaient un instant à la croisée d'un chemin, ou au bord d'un champ, parler de ces gamins qu'on oblige à s'instruire, comme ils disent, et qui font bien défaut à la maison pour travailler.

Les pères ne voyaient pas d'un bon œil l'école, ça ne peut qu'apporter un peu plus de misère dans les campagnes, que veulent-ils faire de gens instruits, ça sert à quoi ? Le vieux François ne change pas d'idée :

« C'est pour l'armée, comme ça ils prendront tous nos fils et nous on crèvera ! »

Nos mères, c'est en grand secret, murmure des conversations, aboutissant toujours sur l'école, elles n'étaient pas bien contentes :

« On en parle entre nous, mais faut faire attention. L'instituteur et monsieur le curé ce n'est pas notre catégorie, ils savent bien que ces petits ne viendront jamais instituteur ni curé, ils auraient mieux fait de nous laisser tranquilles, pour cultiver la terre, on n'a pas besoin d'école. »

Je me rappelle toujours quand ma mère rencontrait monsieur le curé sur quelques chemins, son visage devenait aussi rouge que les flammes de l'enfer. Pour la réconforter le bon père prenait de suite des nouvelles, la santé de grand-mère ou de la récolte à venir.

Un jour je ramenaï à la maison mon premier livre, ce livre du savoir qui m'intéressait de plus en plus. J'étais fier de moi je serai un jour instruit, je dis à grand-mère :

« Tu sais notre instituteur a donné des livres à ceux qui le méritent, c'est ce qui vous offrira le monde ! »

Tous réunis autour de cette merveille, sauf mon père dans son cabanon, mes parents ne comprirent rien à cette chose étrange. C'est peut-être ce qui me mit de l'assurance, je crois aussi que ce fût mon premier orgueil ! Depuis ce jour toute la signification du savoir prenait un sens, cette étrange sensation de me libérer de ce que je croyais être jusqu'à présent.

Ce livre me donna à réfléchir sur la vie de mes parents et de tout ce qui m'entourait, l'au-delà de mes yeux. Les autres élèves de la classe, ceux qui ne venaient pas souvent, tout au plus deux ou trois mois l'hiver, la lecture, les livres, ce n'était pas pour eux. L'école ne les intéressait pas.

Les parents ne comprenaient pas cette chose soudaine, les jeunes devaient apprendre !

Avec mon frère nous étions assis dans les premiers rangs, mais il n'y avait pas de place bien définie. Le maître s'était vite rendu compte de ceux qui avaient retenu ses enseignements.

Les soirs d'hiver, il était difficile pour nous, voire même impossible de lire très longtemps, les braises de la grande cheminée ne procuraient qu'une lumière blafarde dans cette pièce

noire, par contre aux beaux jours, assis sur une pierre du mur de notre cour, nous avions mon frère et moi de longues heures pour faire défiler les pages de nos livres. Notre instituteur nous offrit les merveilles du monde, tout ce que nous ignorions. Nous prîmes un tel engouement avec ces livres, à présent nous avons dans les mains et dans l'esprit un trésor inestimable. Je commençais de comprendre le sens de l'école et ce que cela voulait dire. Avec mon frère je commençais à me demander si une autre vie, bien différente de celle que nous avons connue jusqu'à présent ne nous ouvrait pas les bras. Je crois, que perchés sur notre pierre, nous nous prenions à rêver, pourquoi ne deviendrait-on pas un jour quelqu'un de grand et de respectable ? Peut-être même la façon de parler !

Comme nous entendions les quelques familles de riches quand il nous était possible de tendre l'oreille.

Maintenant que nous comprenions mieux notre langue, c'est-à-dire ces phrases moins disparates que celles que nous employons jusqu'à présent. Nous connaissions tous les mots, nous pouvions nous exprimer et tenir une conversation avec Monsieur le Curé les jours de catéchisme et retransmettre à nos parents.

À l'école tout était devenu différent, tout était recommencement. Il avait fallu apprendre une autre langue, une chose complètement inattendue et qui n'avait rien à voir avec celle que nous parlions, la famille savait, mais ne la parlait pas. Notre instituteur connaissait bien le problème qui était le même pour tous les élèves.

Lors des rencontres avec les parents que ce soit sur les escaliers de la cour de l'école ou dans les rues, notre instituteur utilisait pour les familles cette vraie langue parlée, le patois.

Nos pères et mères parlaient cette bonne langue d'origine, « la notre » celle qui leur avait été transmise ; au grand Dieu pas de cette nouvelle façon de parler.

Le dimanche à l'église Monsieur le Curé parlait en Français, ajoutant de temps à autre quelques mots de patois pour être mieux compris. Avec mon frère nous comprîmes vite cette barrière pour tous les nouveaux arrivants, la complication principale était de l'écrire. C'est peut-être ceci qui nous donnait les raisons de présager que le futur nous réserverait quelque chose de particulier.

Par-dessus tout, ce qui déplaisait à tous ces gamins c'était la rigidité de cet instituteur. Apprendre les bonnes mœurs comme il disait, la politesse, l'ordre et le travail soigné. Utiliser un outil qui ne sert à rien, « un crayon » « l'école c'est le savoir qui s'acquiert au premier âge.

Ce faisant, selon les circonstances, méritant à notre avis une réponse adaptée, nous nous adressions à mère ou grand-mère sur les questions de Monsieur le Curé et le catéchisme.

La vie de tous les jours, les champs, la terre, l'histoire du passé, grand-père savait nous écouter, lui aussi devait tout avoir appris dans sa jeunesse.

Quand nous étions trop curieux sur une chose précise, nous allions à la rencontre de mère qui était encore au lavoir afin de parler à elle seule.

Chaque fin de semaine notre mère faisait chauffer sur le trépied une marmite d'eau. Aux jours les plus froids, c'était l'après-midi, et chacun à notre tour, nous devions nous laver de la tête aux pieds. Dans le grand broc que mère avait installé dans un coin de l'écurie. Rien à voir avec les temps chauds, où

nous allions à la rivière, un endroit bien abrité parmi de grosses pierres plates. Quelques gours<sup>2</sup> que le soleil avait inondé de ses rayons. Père nous avait au préalable indiqué l'heure du retour, à nous d'entendre le clocher du village, un quart d'heure de retard ne nous aurait pas permis d'échapper à je ne sais quelle sentence, d'ailleurs avec mon frère, nous avons négligé de penser à celle-ci. Souvent quand nous rentrions grand-mère guettait notre arrivée. Avec son balai à la main, faisait un dernier tour de cour, simple question de s'assurer que rien n'était en désordre.

Notre rivière, celle où nous jetions des cailloux était l'endroit le plus convoité les jours d'été, elle devenait le lavoir de tous les gosses et puis l'eau était si bonne parmi ces rochers.

La plupart des enfants de notre classe ne se lavaient pas de tout l'hiver ou presque, malgré les remontrances de l'instituteur, il n'en était pas autrement.

À quelques mètres de là, mon frère étant particulièrement doué, il passait sa petite main sous les pierres pour dénicher quelques truites bien blotties. Personne ne lui avait fait voir il avait pourtant un vrai flair de chien.

Je reconnais que nous avons eu la chance d'avoir du temps libre, mis à part de s'occuper des mauvaises herbes du jardin et rentrer du bois. Nous avons pu nous instruire facilement. Avec la lecture de tous ces livres notre savoir s'était considérablement développé. Toutes ces choses pour nous inconnues jusqu'à présent ; maintenant nous pouvions donner un nom et avoir cette connaissance sur ce que nous ignorions totalement. Cette richesse nous fit comprendre ce qu'était le savoir.

Avec mon frère nous voulions tout apprendre ce qui mettait à l'évidence l'ignorance de ces hommes et de ces femmes. Toutes

---

2      trous d'eau chaude entre les rochers

ces choses si proches de nous. J'étais de plus en plus captivé sur le passé des hommes, sur le fondement des pays et des peuples. Ces choses inconnues qui nous entourent.

Les dimanches après midi lorsque nous sortions jusqu'au premier bois, mon frère traînait à l'arrière, souvent évasif, perdu dans ses pensées, je crois que nul n'aurait pu l'en sortir. Ayant pris un peu de distance, quand je me retournais il admirait un arbre ou son feuillage, son tronc, son écorce, parfois à genoux il semblait déchiffrer la mousse des bois, il ne fallait surtout pas le déranger, les fleurs ou les herbes qu'il contemplait semblaient lui parler, je crois bien qu'une douce correspondance les unissait. C'était un amoureux de la nature, aucun bruit d'oiseaux de notre contrée ne le laissait indifférent, il les connaissait tous. Je devais le rappeler pour qu'il ne se perde pas dans les bois, il était si distrait que la nuit l'aurait retenu.

Chaque lundi notre instituteur demandait ce que nous avions fait le dimanche. La plupart des gamins n'avaient rien fait d'autre que de s'occuper du bétail, poules et cochons particulièrement. Le plus souvent ils ne répondaient pas ou ne se rappelaient plus ! Nous, nous savions. Les parents ne tenaient pas à ce que leurs affaires soient rapportées devant toute une école. Ils avaient bien compris que l'école ne servait à rien, si en plus ce curieux d'instituteur veut tout savoir, alors là, ils n'étaient pas d'accord du tout.

Ce printemps je venais d'avoir quatorze ans. Depuis pas mal de temps, même tout l'hiver père n'avait cessé de grommeler que pour moi l'école était finie. Trop, beaucoup trop de temps avait été perdu. Toutes ces années à ne rien faire, jamais il n'aurait dû écouter ce curé. Alors que tous ces gamins gagnaient leur vie,

on avait fait des siens des fainéants. Sa décision était prise il ira trouver cet instituteur.

Père qui ne sortait presque jamais de son cabanon, je ne doutais guère qu'il tienne cette promesse.

La semaine de Pâques cette année-là, le temps était devenu doux, un léger vent de sud avait emporté les dernières gelées blanches. Notre grand-père s'activait dans le jardin, à en croire que cette année, certaines urgences apparues soudainement ne laissaient plus suffisamment de temps, même les journées étaient devenues trop courtes. Cette fin d'après-midi nous avions aidé grand-père à relever les éboulis de ce mur de jardin, quand mon frère me dit à voix basse :

« Regardes qui est dans la cour ! »

Qu'elle ne fut pas la surprise de voir père et mère rentrer de je ne sais où. Eux que l'on ne voyait jamais ensemble ; le travail de notre père lui prenant toute sa vie.

Le soir venu pas le moindre bruit perturbant le silence, sauf quand notre mère fit s'entrechoquer le pique feu sur la pierre de la grande cheminée. Ce fut le déclic qui devait arriver.

— Grand-père fit le compte rendu de cette journée, heureux d'avoir trouvé la levée des premiers semis.

— L'air agacé et peu enclin à la discussion père souleva la tête les yeux dans le vague.

Sous aucun prétexte il ne se serait permis d'interrompre grand-père. Avec mon frère nous avions bien vu que quelque chose de grave se profilait à l'horizon.

Grand-père avec son air calme assis sur sa vieille chaise branlante, toujours la même, tirait de temps à autre quelques

bouffées sur la pipe de merisier qu'il avait lui-même façonnée à partir d'un morceau de branche.

Son jardin, le secret de ses plantations l'avait rendu heureux, moment sublime ou la tristesse des jours passés s'était évaporée, remords et interrogations ensevelis. Ce moment de quiétude fut certainement ce qui délia la langue de notre père qui intervint presque aussitôt, de peur de laisser un espace trop grand qui l'aurait probablement rebouté à prendre la parole. Pour les choses importantes, décisions à prendre ou toutes autres affaires qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Père s'adressait à son père, notre grand-père, il en était ainsi depuis toujours, les liens étaient respectés.

— Comme vous me l'avez conseillé je suis allé voir l'instituteur.

— Mère prit la parole : Monsieur l'instituteur nous a fait rentrer dans la classe comme il dit, c'est une grande salle avec beaucoup de tables et de bancs, un grand tableau noir accroché au mur, où il écrit.

— Oui oui, l'école on la voit du chemin, répliqua mon père, il t'a dit que plus beaucoup de gamins ne venaient y traîner leurs fesses, surtout en cette saison !

Les autres ont compris que l'école n'est pas pour nous ; par là dans nos campagnes on a autre chose à faire. On ne peut les garder comme ça ! Ils sont en âge de travailler, ils nous coûtent trop cher, tous les autres sont à la loue.

— Grand-père s'interposa : Je veux savoir ce qu'il vous a dit, et mot pour mot, parles.

— De peur de mal comprendre, je lui ai parlé en patois de chez nous.